

La notion d'addiction permet-elle une meilleure compréhension du phénomène sectaire ?

Anne Fournier, agrégée d'histoire, diplômée de l'IEP de Paris, conseillère à la Mivuludes jusqu'en 2008. Février 2010

Jusqu'ici, le concept le plus utilisé dans l'étude du phénomène sectaire est celui d'emprise - ou, comme le dit la loi About-Picard, « la mise en état de sujétion ».

Ce que cerne l'emprise, c'est la volonté en actes du gourou ou du leader de groupe d'asservir à son projet de nombreux ou quelques adeptes. Ceux-ci sont alors perçus comme « victimes » de menées qui les dépassent, et contre lesquelles ils ne peuvent rien, mis en état de faiblesse par la crise personnelle qu'ils traversent.

Parler d'addiction¹, c'est d'abord renverser la perspective : c'est du côté de l'adepte que se posent les questions. Ce renversement de la perspective devra être interrogé, pour appréhender ce qu'il apporte en termes de prévention ou d'aide aux victimes de sectes.

Parler d'addiction, c'est parler de personnalité addictive, de personne en manque : cela détruit l'idée largement admise que n'importe qui est manipulable. Cela engendre en revanche l'idée qu'il y a des personnalités particulières susceptibles de devenir adeptes, qu'il y a un « profil d'adepte sectaire ».

Approches de l'addiction

Voyons de plus près ce que recouvre la notion d'addiction (terme non reconnu par l'Académie, terminologie directement importée de l'anglo-américain). Ce terme est, au sens courant, synonyme de la toxicomanie².

On définit aujourd'hui en France la dépendance addictive selon la formule du

1 Marc Valleur, Jean-Claude Matysiak, Les addictions, Paris, Armand Colin, 2006

2 Le phénomène addictif : mieux le connaître pour mieux le combattre [archive], senat.fr

Docteur Claude Olivenstein³ : la rencontre d'un produit, d'une personnalité et d'un moment socio-culturel.

Marc Valleur⁴ a repris et argumenté ce cadre « tri-varié » qui dépasse le cadre « bi-varié » qui prévalait avant Olivenstein : la rencontre d'un produit et d'un corps. Il montre l'importance du « moment socio-culturel, en particulier par le fait que la plupart des soldats américains devenus héroïnomanes pendant la guerre du Vietnam perdaient immédiatement cette dépendance de retour au pays.

La notion de conduite addictive comprend à la fois les addictions aux substances psychoactives (alcool, tabac, drogues illicites) mais également les addictions comportementales, sans substances psycho-actives (jeu, par exemple). L'addiction se caractérise, en effet, par l'impossibilité répétée de contrôler un comportement et **la poursuite de ce comportement en dépit de la connaissance des conséquences négatives**. La consommation de substances psycho-actives est responsable en France de plus de 100 000 décès évitables par accidents et par maladies, dont près de 40 000 par cancers. Les conduites addictives interviennent ainsi dans environ 30 % de la mortalité prématurée (soit avant 65 ans).

Le DSM-IV⁵ présente l'addiction comme un mode d'utilisation inapproprié d'un produit entraînant des signes physiques et psychiques. Elle se manifeste par l'apparition d'au moins trois des signes ci-après sur une période d'un an.

- une tolérance (ou accoutumance) qui se traduit soit par une augmentation des doses pour un effet similaire, soit par un effet nettement diminué si les doses sont maintenues à leur état initial.
- un syndrome de sevrage en cas d'arrêt ou une prise du produit pour éviter un syndrome de sevrage.
- une incapacité à gérer sa propre consommation, l'utilisateur consomme plus longtemps ou plus qu'il ne le voulait.
- des efforts infructueux pour contrôler la consommation.
- un temps de plus en plus important est consacré à la recherche du produit.

3 Olivenstein Claude, Toxicomanie et devenir de l'humanité, Odile Jacob, Paris, 2001

4 Valleur Marc : Intervention journalières de la SERT. Janvier 1999 Site de l'Hopital Marmottan Le concept d'addiction : définition et inventaire

5 Le Manuel diagnostique et statistique des troubles mentaux (en anglais : Diagnostic and Statistical Manual of Mental Disorders ou DSM), quatrième édition, (DSM-IV) est un manuel de référence très utilisé internationalement particulièrement pour les recherches statistiques et dans une moindre mesure pour diagnostiquer les troubles psychiatriques. Il est édité par l'Association américaine de psychiatrie (American Psychiatric Association ou APA).

- les activités sociales, culturelles ou de loisir sont abandonnées en raison de l'importance que prend le produit dans la vie quotidienne.
- une poursuite de la consommation malgré la conscience des problèmes qu'elle engendre.

On distingue deux types de dépendance⁶ :

- La dépendance physique : état où l'organisme assimile à son propre fonctionnement la présence d'un produit développant des troubles physiques parfois graves en cas de manque (non-présence du produit dans l'organisme), l'ensemble de ces troubles constituant ce qu'on appelle le syndrome de sevrage. La dépendance physique résulte des mécanismes d'adaptation de l'organisme à une consommation prolongée et peut s'accompagner d'une accoutumance, c'est-à-dire la nécessité d'augmenter les doses pour éprouver un même effet.
- La dépendance psychique qui se subdivise en deux sous-groupes :
 - la dépendance psychologique : désir insistant et persistant de consommer qui peut parfois se traduire par des manifestations psycho-somatiques (véritables douleurs physiques sans cause physiologique). La dépendance psychologique est bien plus liée aux caractéristiques des individus (états affectifs, styles de vie) qu'au produit lui-même. Des exemples de dépendance psychologique très répandues sont la dépendance au travail, à l'activité physique ou intellectuelle, qui peut parfois aboutir au surmenage. Un terme anglo-saxon la désigne sous l'appellation « workaholic » ;
 - la dépendance comportementale : correspond à des stimulations générées par les habitudes ou l'environnement, facteur de rechute.

Bernard Pierre ROQUES, auteur d'un rapport au gouvernement sur les toxicomanies en 1999, revient au contexte social : « L'amplification de la consommation de drogues dans les sociétés modernes reflète aussi la difficulté d'insertion dans un monde prônant l'individualisme forcené comme vertu et la performance comme passeport obligatoire pour la reconnaissance sociale. Cela a fait naître chez nombre d'individus une perte de l'estime de soi, favorisant ainsi la marginalisation, la solitude et la détresse morale. »

Les psychanalystes, et Freud le premier, mettent en avant la notion de dépendance. C'est Sigmund Freud qui, le premier, a utilisé le terme en illustrant un

⁶ Le phénomène addictif : mieux le connaître pour mieux le combattre [archive], senat.fr

« besoin primitif » (lettres à Wilhelm Fliess) qui fait partie de la condition de tout être humain : l'infans est dépendant de sa mère pour sa survie. C'est de cet état primordial qui aurait mal évolué que dériveraient les « addictions ».

Karl Abraham en 1908, Sandor Rado en 1933, Otto Fenichel en 1945 et Herbert Rosenfeld en 1968 sont des analystes qui ont contribué à enrichir la définition du terme en l'approfondissant. Il s'agissait pour eux d'en analyser les mécanismes inconscients, pulsionnels, régressifs et autres du point de vue théorique et clinique.

Eduardo Vera Ocampo⁷ écrit : « La dépendance est, bien entendu, au cœur de la problématique addictive. Et pourtant, dans une approche psychothérapeutique, « dépendance » et « addiction » ne sauraient être considérés comme des synonymes. Pour mieux comprendre leur intrication mais aussi leur différence, rappelons que la dépendance est avant tout dépendance à un produit ou à quelqu'un, autrement dit que la dépendance est objectale. Dans le cas de l'addiction, il s'agit avant tout de la dépendance, non pas à un objet, mais à un état. Dans l'addiction, ce n'est pas tant la « dépendance à », qui est en jeu, mais plutôt une « dépendance de », autrement dit, une dépendance de ce produit qui permet au moi de l'addicté d'obtenir un changement d'état immédiat, de retrouver un autre état, subjectif, par le raccourci de l'excès, celui-là même des origines de l'appareil psychique, dans lequel le moi était à lui-même son propre idéal, sans passer par l'épreuve de la réalité et de sa transformation créative. »

Addiction de l'adepte sectaire

Pour mettre en scène cette notion d'addiction pour le phénomène sectaire, il faut imaginer le cadre « tri-varié » d'Olivenstein dans notre cadre de référence : un individu, l'adepte, un moment socio-culturel, la « crise personnelle » qui l'amène à entrer dans un groupe. Cela ne pose pas de problème.

Mais quel est le produit ? Est-ce le gourou ? Est-ce le groupe ?

Permettez-moi l'hypothèse que ce serait un monde parfait, dont le gourou et le groupe ne sont que de pauvres substituts. L'adepte poursuit sa recherche d'un monde parfait, éventuellement de groupes en groupes. Nous avons tous à l'esprit des exemples de ces « touristes sectaires », ou de ces sortants de secte qui retournent à leur enfer, ou choisissent un autre groupe, dans l'incapacité de vivre dans notre monde banal.

⁷ Vera Ocampo Eduardo, L'Envers de la toxicomanie. Un idéal d'indépendance, Denoël, Paris, 1989

Qu'est-ce qui le rend parfait, ce monde objet des désirs et de la quête de l'adepte sectaire ? Le fait d'abord d'y être innocent, comme l'enfant qui vient de naître.

▼ Recherche de l'innocence

Notre société s'interroge depuis deux siècles sur le rôle de l'individu, sa liberté de faire ou de ne pas faire, sa culpabilité ou son innocence, bref sa responsabilité.

La notion d'individu, si elle est déjà existante dans la démocratie athénienne (« Connais-toi toi-même »), est peu utilisée, voire sans fondements dans le Moyen-Age chrétien ou sous l'Ancien Régime. La responsabilité est alors limitée, parce qu'elle est d'abord collective. On est collectivement victime ou bourreau («Tuez-les tous, Dieu reconnaîtra les siens»). Avec les bouleversements du mode de production - ce que les historiens nomment du terme général de «Révolution Industrielle», l'individu est pleinement reconnu. Il devient responsable de sa réussite ou de son échec⁸. Il découvre aussi avec Freud la culpabilité, non plus la culpabilité générique de l'être humain chassé du Paradis : le péché originel (dont Marie seule est exemptée à partir du XIX^e siècle, où elle devient L'Immaculée Conception) mais une culpabilité singulière, liée à son histoire propre, et d'autant plus pesante qu'elle n'est qu'à lui. La maladie n'est plus collective, liée à de grandes épidémies, mais maladie propre du sujet, qui exprime par là même sa culpabilité psychologique. Avec les bouleversements de la communication, le monde devient le «village planétaire» décrit par Mac Luhan⁹ : l'individu est sommé de connaître ce qui se passe non seulement dans sa propre sphère familiale et professionnelle, mais aussi dans l'ensemble du monde. Il est sommé surtout de prendre parti et d'agir. Il en va de sa responsabilité.

Comment s'étonner alors que beaucoup cherchent à fuir cette responsabilité individuelle écrasante, qui fait de chacun de nous à 20 heures un Atlas épuisé et déconcerté ? Comment s'étonner que devant une culpabilisation croissante - nous devenons responsables aussi d'une apparence qui se doit de rester jeune, alerte, tonique, en pleine forme, faute d'être ringardisé, ou exclu d'une société de plus en plus conformiste - certains recherchent par n'importe quel moyen la garantie de l'innocence et de la pureté ?

Le groupe sectaire se forme en isolat culturel¹⁰, radicalement extérieur à la

8 Le XIX^e siècle voit fleurir une nouvelle forme de littérature : le roman d'apprentissage, comme le Rouge et le Noir de Stendhal, ou L'éducation sentimentale de Flaubert.

9 Mac Luhan Marshall, Le village planétaire, Paris, Livre de poche, 1971

10 Monroy Michel et Fournier Anne, La dérive sectaire, PUF 1999

société. La frontière avec le monde extérieur est imperméable ou presque : ne rentrent dans le groupe que des informations conformes à sa doctrine, ou des personnes susceptibles d'être séduites par le discours et les pratiques du groupe; ne sortent que des morts ou des traîtres. Le groupe devient alors par définition un lieu d'unanimité, où les décisions apparaissent comme collectives (même et surtout si elles sont dictées par le gourou ou les leaders). On perd la notion même d'être un individu avec son histoire propre, son développement personnel, et sa responsabilité.

La responsabilité se dilue. On agit sur ordre, on est partie bourreau, partie victime aux yeux même de la Justice si elle est saisie pour des délits.

On gagne ainsi, chèrement, une innocence à ses propres yeux. Ce que les religions occidentales ne pouvaient effacer, «le péché originel» des chrétiens, la secte l'annihile. L'homme redevient le «bon sauvage» de Rousseau, que rien n'a perverti. Il n'y a plus d'occasions de se sentir coupable ou responsable : le groupe assume la responsabilité, et dicte la marche à suivre. On n'a plus à s'interroger, à douter de la validité éthique des ordres du groupe, puisque le groupe - à l'instar du Duce - *a sempre ragionne* .

On n'a plus non plus à rechercher dans le désespoir et dans l'absurde, dans les «oeuvres» à l'infini répétées, les raisons d'une bonne conscience, d'une conscience pure. Le juge-pénitent de *La Chute*¹¹ est loin, sa fuite de la bonne conscience, sa proclamation d'une culpabilité universelle sont enfin étrangers. On peut se reposer, loin du doute torturant, et des remords.

▼ La marque de l'élu, de l'élite

Mais comment être sûr de cette innocence retrouvée, de cette irresponsabilité ?

Faisons une incursion du côté de Max Weber¹² : celui-ci tente de démontrer que la prédestination calviniste - on est de tous temps sauvé ou condamné par un Dieu omnipotent et omniscient - perturbe considérablement ceux qui y croient; et qu'alors ils cherchent désespérément à trouver ici-bas la preuve de leur Salut ultérieur. La preuve qu'ils imaginent est la réussite matérielle et sociale, ce qui explique le développement précoce du capitalisme dans les Provinces Unies puis plus tard dans l'Amérique puritaine. Si nous tentons une analogie avec le raisonnement de Max Weber, nous pourrions alors dire que la preuve de l'innocence retrouvée est l'isolat du groupe même : le groupe n'est

11 Camus Albert, *La Chute*, Paris, Gallimard, NRF, 1955

12 Weber Max, *L'éthique protestante et l'esprit du capitalisme*

composé que de quelques élus, qui se pensent sélectionnés pour leurs vertus particulières; et le monde extérieur est diabolisé, composé de non-élus, non élite perdue condamnée à une forme de damnation éternelle, le poids quotidien de la culpabilité et de la responsabilité.

Tous les groupes sectaires fonctionnent autour de ce schéma : le mal est extérieur au groupe, le bien intérieur. Et l'adepte du groupe peut appliquer à lui-même le procédé : il peut rejeter le mal hors de lui, vers un extérieur diabolisé.

Cela explique très largement la volonté des parents sectaires d'enclorre leurs enfants loin d'un monde pervers. Cela explique aussi les infinies difficultés de réadaptation des enfants sortis des sectes : ils sont en contact permanent avec l'horreur, même derrière le visage bienveillant d'une grand-mère aimante. Dans les sectes millénaristes - comme les Témoins de Jéhovah - ceux de l'extérieur sont condamnés à l'Apocalypse: d'où la terreur de sortir, la peur de voir ceux que l'on aime (parents, conjoint) se condamner à une mort atroce, et annoncée répétitivement comme proche.

L'innocence est donc confirmée par l'élection, la cooptation au sein d'un groupe protecteur et bienveillant. Mais cela ne suffit pas tout à fait à rassurer. Apparaissent alors les signes extérieurs de cette innocence retrouvée, les marques visibles de cette élection : la quête de la pureté, et son corollaire permanent, la peur de la souillure.

On ne retrouve pas cela seulement dans les groupes sectaires : les innombrables règles d'hygiène, les tabous culinaires ou temporels imposés dans le judaïsme ont certes des explications géo-historiques (climat, modes d'élevage), mais sont aussi la marque de l'élection : le «peuple élu» doit se distinguer des autres peuples. C'est la raison pour laquelle Paul de Tarse rompt avec cette tradition, pour en imposer une nouvelle. Le christianisme sera marqué aussi par la quête de pureté: ascèse par le jeûne (Carême, Avent, vendredis), refus de la sexualité hors procréation et apologie de la chasteté. Dans l'hindouisme, le système des castes montre l'élection des personnes en multipliant les signes : la couleur du vêtement (noire pour les paysans; marron pour les marchands; rouge pour les guerriers nobles; blanche pour les brahmanes, la caste des prêtres descendant du Brahma originel); le type de nourriture (plus on est d'une caste élevée, moins l'on mange, et plus la nourriture est végétale). Chez les Romains, les vestales choisies pour conserver le feu sacré sont des vierges. A Babylone, remplissant le même rôle, ce sont des prostituées sacrées. La gestion de la sexualité (pas de sexualité, ou sexualité «débridée») sert ainsi de

marque à l'élection dans un groupe privilégié ou sacré. Dans les sectes anciennes, on voit cette recherche de pureté : les Cathares se nommaient « Purs », renonçaient à toute sexualité, et proclamaient la virginité absolue de Marie, puisque Jésus était né de son oreille.

Mais la pureté, ou l'absence de souillure existe dans d'autres domaines que la nourriture, l'habillement ou la sexualité. La pureté, c'est d'abord la fuite du mélange impur, la peur de la tâche indélébile de la roture: les nobles «au sang bleu» fuient toute mésalliance, et n'acceptent le mélange que bâtard. Les peuples reprennent la même idéologie de pureté : l'étranger doit être fui, sinon la race sera abâtardie, comme l'écrivait Hitler dans Mein Kampf, avec les conséquences que l'on sait.

On retrouve tout cela exacerbé dans les groupes sectaires contemporains : la quête de la blondeur et de la blancheur, la «sexualité sacrée», la «généocratie», les «purifications», les régimes très variés et purificateurs, le tabou du mélange des sang (interdiction de la transfusion sanguine), la chasteté poussée jusqu'à la castration, le contrôle de la sexualité, du mariage et de la procréation.

Appui sur les refus et les révoltes

À l'évidence le besoin de se trouver une innocence mise à mal, de fuir une responsabilité effrayante dans sa vie ou dans la marche du monde n'est pas du ressort d'une prévention simpliste. Une fois de plus on constate que ce sont les carences de notre société, en l'occurrence la sur-information et l'impuissance des politiques et encore plus des citoyens-lambda, qui font le lit des groupes sectaires. Ces carences sociales renforcent le besoin d'être entouré, compris, reconnu; ce besoin de fuir le mal. Et les «solutions» apportées par les groupes sectaires sont dangereuses (pour la santé, pour les «enfants des sectes», pour les valeurs démocratiques...). Mais elles apparaissent aux adeptes comme solutions pour fuir l'impuissance...

Rappelons des choses connues, mais souvent occultées : l'adepte sectaire fuit le monde réel parce qu'il le déteste. Et l'une des difficultés majeures de la réinsertion d'un sortant de secte, c'est de lui faire admettre que la vie doit se faire dans notre monde très imparfait, peut-être perçu comme de plus en plus imparfait. Les révoltes qui ont poussé l'adepte à sortir du monde n'ont pas disparu, et les années passées hors du monde, dans un groupe qui le diabolisait, aggravent le rejet.

Quant à l'impuissance, l'impossibilité d'agir pour changer le monde ou la vie, l'absence d'initiative, elles se prolongent à l'évidence...

La chaleur du « nous » fusionnel

L'appartenance à un groupe qui fait tout pour séduire réchauffe, dans un monde de solitude glacée. Il est difficile de quitter un groupe porteur d'un projet, d'une réussite collective possible, que ce soit un groupe sportif ou un groupe de militants politiques .

En ce sens, la comparaison avec le monde de la toxicomanie est particulièrement pertinente : on peut parler d'univers-prothèse , où le toxico (ou l'adepte) se réfugie et fuit tout contact avec les « autres », non toxicos ou non sectaires.

Réinterrogation du changement de perspective

Il ne me semble pas évident que la notion d'addiction permette une prévention plus efficace vis-à-vis des adeptes. Cette notion peut par contre permettre un discours plus acceptable et moins culpabilisant pour les parents et proches d'adeptes. L'addiction aux produits toxiques (alcool, tabac, stupéfiants), l'addiction comportementale (jeu, travail, sexe, nourriture) sont perçues comme des maladies sociétales plus ou moins acceptables : les familles peuvent se déculpabiliser.

La dépendance « de », au sens évoqué par E. Vera Ocampo, bouleverse en revanche profondément la perception que nous avons de l'adepte. Ce n'est plus n'importe qui, happé par un groupe en un moment de crise, mais un individu particulier dont le psychisme refuse l'adaptation au monde réel. A ce jour, aucune étude clinique ne vient abonder cette hypothèse.

C'est pourquoi le terme d'addiction me semble devoir être utilisé, en matière sectaire, avec d'infinies précautions.

Nous pouvons, pour conclure, reprendre cependant une citation de Marc Valleur :

« Comme le disent les Alcooliques Anonymes, les Narcotiques anonymes, depuis assez longtemps : il est assez difficile de décuire un œuf et il y a un moment où on est devenu toxicomane, où on a basculé dans la toxicomanie : c'est comme un œuf qui est cuit et à partir de là, il devient difficile de revenir en arrière. »

